Tome 97.

ESSAI

N° 1.

SUR

LES VOYAGES,

CONSIDÉRÉS

COMME MOYEN D'INSTRUCTION

POUR LE JEUNE MÉDECIN.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE 6 JANVIER 1826;

PAR F. GINET,

De CHAMBÉRY *(Duché de Savoie)*;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi.

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

LA FONTAINE.

A MONTPELLIER,
Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N.° 62.

1826.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

LORDAT, DOYEN, *Examinateur.*
BAUMES, *Examinateur.*
LAFABRIE.
BROUSSONNET.
DELPECH.
DELILE. *Président*
LALLEMAND, ~~*Suppléant.*~~

MESSIEURS :

ANGLADA. *examinateur*
CAIZERGUES, ~~PRÉSIDENT.~~
DUPORTAL.
DUBRUEIL.
BÉRARD.
DUGÈS, *Examinateur.*
. . . .

PROFESSEURS HONORAIRES :

CHAPTAL.
VIGAROUS.

VIRENQUE, *Professeur émérite.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

BATIGNE.
BAUMES FILS.
BERTRAND.
BOURQUENOD.
DELMAS.
ESTOR.
FAGES, *Examinateur.*
GOLFIN.
POURCHÉ.
POUZIN, *Examinateur.*
RECH.
RÉNÉ, *Suppléant.*
SABLAIROLES.
SAISSET.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

LA MÉMOIRE

DE

MON PÈRE.

D. V. V.

F, GINET.

MATIERE DES EXAMENS.

1.er *Examen.* Anatomie, Physiologie.

2.e *Examen.* Pathologie, Nosologie, Accouchemens.

3.e *Examen.* Chimie, Botanique, Matière médicale, Thérapeutique Pharmacie.

4.e *Examen.* Hygiène, Police Médicale, Médecine légale.

5.e *Examen.* Clinique interne ou externe, suivant le titre de Docteur en Médecine ou en Chirurgie que le candidat voudra acquérir.

6.e *et dernier Examen.* Présenter et soutenir une Thèse.

AVANT-PROPOS.



Dans un sujet aussi intéressant et qui présente tant d'objets à considérer, il est indispensable de suivre un certain ordre, et voici celui que je me propose. Je divise cet Essai en deux parties : dans la première, j'exposerai en quoi les voyages sont utiles, et je prouverai cette utilité par des exemples. Dans la seconde, je traiterai des moyens et des précautions que le jeune médecin doit prendre pour retirer le plus d'avantages possible de ses voyages. Ici je passerai en revue les cours publics de médecine et de chirurgie, la visite des hôpitaux, les cliniques qui s'y font, l'étude des localités. Je le ferai avec autant de soin que me le permettront mes faibles moyens, et en profitant de ce que j'ai observé dans le petit nombre de voyages que j'ai faits.

Je ne me dissimule pas que traiter convenablement ce sujet est un travail au-dessus de mes forces ; mais je le fais pour remplir un devoir, et j'y étais encouragé, dans le vœu bien sincère qu'il éveillera l'attention de ceux qui pourraient le traiter avec plus de succès. Nous n'avons là-dessus que l'excellente description d'un voyage à Londres par le professeur Roux, et un ouvrage du docteur Casper, de Berlin, qui n'est pas encore traduit de l'Allemand. Ainsi, je croirais avoir fait une chose utile, si la lecture de cet Essai pouvait déterminer un jour un des savans auteurs en médecine, à éclairer et guider le médecin qui désirerait puiser de l'instruction dans les Universités étrangères.



ESSAI
SUR
LES VOYAGES,
CONSIDÉRÉS
COMME MOYEN D'INSTRUCTION POUR LE JEUNE MÉDECIN.

PREMIÈRE PARTIE.

ARTICLE I.er — *En quoi les voyages sont utiles?*

LES voyages sont utiles au jeune médecin, bien moins parce qu'ils donnent plus d'expérience à son cœur, et de solidité à sa raison, que parce qu'ils étendent ses connaissances : 1° par les rapports qu'il a avec des médecins éclairés avec lesquels il pourra par la suite établir pour ainsi dire un échange d'instruction, s'il a pu parvenir à se concilier leur estime ; 2° par la fréquentation des écoles publiques, des hôpitaux et des cliniques dont il pourra faire le parallèle avec ceux qu'il a déjà vus ; ils sont utiles en ce qu'il pourra étudier les divers climats, les différentes constitutions atmosphériques, et juger par lui-même de leur influence sur le développement des maladies.

Les voyages apprennent au jeune médecin à distinguer ce qui est

essentiellement bon, de ce qui est vicieux ou indifférent ; à ne pas regarder comme des découvertes précieuses des innovations bizarres ; à s'attacher plutôt aux faits pratiques, aux objets d'une utilité démontrée, qu'à de vaines théories ou des spéculations brillantes ; en un mot, ils dissipent ses préventions locales et lui font acquérir des vérités nouvelles.

Celui qui n'a étudié que dans une seule Université, est étonné de la pluralité des systèmes en médecine, et surtout de leur opposition presque constante ; il est dans une incertitude d'autant plus grande que tous, et je n'entends pas parler de ceux qui sont purement spéculatifs, sont basés sur quelques principes de médecine-pratique, que tous paraissent venir d'une cause plausible à certains égards. C'est ici qu'on reconnaît pour lui l'utilité des voyages ; ils seront très-propres à consommer ce dont son raisonnement et sa réflexion n'ont pu venir à bout ; par eux, il jugera si les auteurs de ces systèmes étaient fondés à les créer dans les pays où ils écrivaient, ou qui étaient le théâtre de leur pratique. Dans son Université, il ne regardait pas leurs raisonnemens comme convaincans ; les causes que ces auteurs alléguaient, pour justifier leur théorie, ne lui paraissaient pas assez plausibles. Dans ses voyages, elles se manifesteront à lui plus évidemment ; et voyant qu'elles sont le plus souvent en rapport avec l'invasion, la marche, la terminaison des maladies, il ne les condamnera pas toujours si légèrement. D'ailleurs, s'il le trouve juste pour ce pays, il pourra en quelque sorte décider s'il lui convient exclusivement, et jusqu'à quel point les médecins ont eu raison de l'adopter ou de le rejeter dans d'autres régions où il n'a pas observé les mêmes causes. Par exemple, il s'étonnera moins de la vogue qu'a eue le système de l'asthénie et de la sthénie de Brown, quand il considérera le climat, le sol et le peuple au milieu duquel il vivait. Le climat de l'Écosse et de l'Angleterre est froid et humide ; son sol imprégné de brouillards ne produit que des alimens aqueux. L'Anglais et l'Écossais, naturellement lymphatiques, pour résister à toutes ces causes éminemment débilitantes, sont en quelque sorte obligés de se donner un tempérament sanguin, et pour

cela, ils introduisent dans leur régime de vie les excitans et les échauffans ; ils s'exposent donc aux maladies par excès de force s'ils en abusent, et ceux qui n'adoptent point ce régime pour détruire l'influence des causes sus-énoncées, sont sujets, par ces mêmes causes, aux maladies asthéniques. Il ne sera pas surpris alors de l'emploi que ce médecin anglais faisait des saignées dans le premier cas, et des cordiaux dans le second. Loin de moi l'idée de vouloir soutenir que le système de Brown est bon en tout point, même pour les pays qu'il habitait ; je veux dire seulement que le jeune médecin sera à même, par ses voyages, d'examiner s'il était au moins adapté au climat et au sol ; il pourra observer s'il repose réellement sur un fait incontestable de pratique. Il est impossible de ne pas voir qu'il est trop exclusif que le mot *incitation* sur lequel Brown basait toute sa doctrine est bien, suivant le professeur Pinel, d'un sens indéterminé : mais il lui sera plus facile qu'à un autre de juger si, convenablement modifié, il cesserait d'être un système.

Il en est de même pour l'Allemagne. A Vienne, il trouvera la cause de l'usage général des évacuans, de l'émétique sur-tout. Stoll a très-bien vu que, dans ces contrées, les membranes muqueuses des voies digestives sont très-accessibles à des désordres qui ralentissent l'action vitale de toute l'économie.

Un Professeur de l'École de Paris, je ne me rappelle lequel, disait que si les Italiens, sous un teint brun. et quelquefois jaunâtre, étaient sujets à de fréquentes hémorrhagies, à des palpitations, des anévrysmes, c'est parce qu'ils mangeaient du pain en trop grande quantité. On sait que cet aliment, très-propre à la sanguification, augmente considérablement la masse du sang. Sans parler de la chaleur brûlante de leur climat, je suis sûr que cette cause y contribue pour beaucoup ; car je ne connais pas de peuple qui en général en mange plus, comme je l'ai observé en Piémont et même en Savoie. Je vais donner un seul exemple des suites fâcheuses de l'abus de cet aliment : l'observation, sans être bien intéressante, mérite bien que je la rapporte.

J'ai connu au Collége de Chambery un jeune homme qui mangeait beaucoup de pain et qui était sujet, dès l'âge de dix ans, à des épis-

taxis violens et fréquemment répétés. Je ne doute pas que cela n'en fût une des principales causes ; il ne se livrait pas à des études opiniâtres, parce qu'il possédait une mémoire excellente, faisait beaucoup moins d'exercices que plusieurs de ses camarades, puisqu'il n'eut jamais de goût pour le patinage, la natation, ni l'escrime ; cependant un rien faisait paraître cette hémorrhagie, comme de rester cinq minutes au soleil la tête découverte, un simple attouchement dans le nez. A quinze ans ces épistaxis disparurent en partie pour faire place à des céphalalgies sus-orbitaires parfois si insupportables, qu'elles l'obligeaient de rechercher la plus grande obscurité et de supplier qu'on ne fît pas le moindre bruit. Rien ne pouvait les calmer, ni les bains de pied, ni les aspersions d'eau froide vinaigrée sur la tête, etc. Ne pensant nullement que l'excès de cet aliment en fût la cause, jamais il ne se modéra. Seulement un jour un de ses camarades qui avait le même penchant, et par intervalles les mêmes maux, lui dit : « nous avons trop de sang, parce que nous mangeons trop de pain, » et la remarque n'en fut pas faite au médecin qu'il consultait. Je puis assurer qu'aucune affection des viscères ne compliquait cet état. Il avait la saignée générale en aversion, et ne consentit à se laisser appliquer les sangsues que dans une seule circonstance, où une angine qui offrait des symptômes graves augmentait ses douleurs. Depuis trois jours, la céphalalgie lui arrachait des cris, et à peine les piqûres eurent-elles fini de donner du sang qu'elle disparut, et les symptômes de l'angine se calmèrent. Maintenant parvenu à vingt-six ans, il n'a presque plus d'épistaxis et très-peu de maux de tête : c'est vrai de dire qu'il a changé un peu de régime. Pour revenir au jeune médecin, il ne donnera à cette cause que la valeur qu'elle mérite ; et en examinant le climat de l'Italie, la constitution et le tempérament qu'il donne à ses habitans, le caractère qu'il imprime à leurs passions, il ne s'étonnera plus que dans les maladies qui semblent asthéniques, les médecins italiens prescrivent la saignée et les anti-phlogistiques.

Sans doute que les voyages peuvent être utiles sous le rapport que je viens d'envisager ; mais ils le sont bien autant, en ce qu'ils pré-

muniront le jeune médecin contre la facilité avec laquelle on adopte souvent certains systèmes ; car je crois qu'il vaudrait encore mieux que ces voyages lui inspirassent pour eux une prévention absolue, que de l'engager à les adopter exclusivement : dans le premier cas, cela aurait l'avantage de ne lui laisser tirer des conséquences que de la seule observation. Dans ses voyages seulement, il apprécie à leur juste valeur les destinées médicales qui ont jeté quelque éclat sur les Écoles où telles doctrines ont été professées.

Dans plusieurs Facultés, tel médecin ou chirurgien étranger jouit d'une grande renommée ; ses ouvrages y sont lus avec empressement ; on ne parle que de ses méthodes curatives, de ses procédés opératoires. Combien de fois le jeune médecin reconnaîtra que cette réputation n'est pas méritée ! Il verra avec peine, dans ses voyages, que celui-ci est oublié dans son propre pays, tandis que tel autre dont on ne parlait pas à l'étranger, parce que sa modestie et sa délicatesse lui avaient interdit les moyens que le premier mettait en usage, est d'un mérite distingué et justement apprécié.

S'il lui reste quelques préventions sur l'utilité et la certitude de son art, mieux qu'un autre il pourra les dissiper. Pénétré des principes et des lois qui constituent la vie, il verra que ces principes, ces lois sont modifiés seulement selon les climats, selon les hommes et tout ce qui agit sur l'homme ; qu'il n'y a rien de contradictoire, comme on le dit quelquefois. Ce n'est qu'en voyageant qu'on peut comparer les idées de médecine dominantes dans tel ou tel autre pays, et se fortifier ainsi dans la croyance raisonnée de la certitude de l'art.

C'est sur-tout pour l'étude des maladies endémiques et épidémiques qu'il importe de se trouver sur les lieux où elles règnent pour les premières, et où elles ont régné pour les secondes. Ses observations seraient encore plus complètes, s'il y voyageait par hasard ou de sa propre impulsion dans l'instant qu'elles sévissent. La plique ne peut bien s'étudier qu'en Pologne, au milieu de ses causes et de ses effets ; la fièvre jaune que dans les Antilles, et malheureusement, depuis quelques années, dans des contrées trop rapprochées de nous,

Grâce à une police bien entendue, à des précautions de salubrité bien observées, il ne pourra plus étudier la peste qu'en Orient. On ne voit que trop des scrophules par-tout ; cependant ils seront mieux dessinés dans les gorges froides et humides des Pyrénées, de l'Écosse, de la Norwège. Il concevra que seulement là dans les pays que la nature a, pour ainsi dire, adoptés pour la production d'une maladie particulière, on pourra la connaître, l'analyser, la traiter ou en faire une histoire exacte : c'est alors qu'il pourra rendre des services à la médecine, parce qu'il sera vrai.

Presque toutes les Écoles offrent des objets de l'art plus perfectionnés dans une Faculté que dans une autre. En Angleterre, on voit des injections et des pièces d'anatomie merveilleusement préparées ; et, depuis une vingtaine d'années, le cabinet d'anatomie de Paris s'est beaucoup enrichi par les belles préparations des Chefs des travaux anatomiques de cette Faculté. MM. Cloquet, Gerdy, et beaucoup d'autres, l'augmentent tous les jours ; et la science vient de perdre un prosecteur, M. Bogros, qui excellait dans ces sortes de préparations. J'y ai assisté très-souvent ; il me permettait même quelquefois de l'aider ; et j'ai vu surtout une préparation du cœur, qui, de l'avis du professeur Richerand, égalait tout ce que Ruisch avait fait de plus beau. En France, les préparations en cire ont acquis depuis quelque temps une grande supériorité, ainsi que les cartonnages. On peut citer avec distinction un travail de ce genre du docteur Auzoux. Il est parvenu, avec un procédé nouveau, à représenter toutes les parties du corps humain, et cela, en une seule pièce dont toutes les parties se recouvrent les unes les autres : c'est avec ce sujet artificiel qu'il fait ses démonstrations anatomiques à l'Athénée de Paris.

Certaines branches de la science sont cultivées avec prédilection par diverses Universités : l'anatomie pathologique, par exemple, est en honneur à Londres et dans les Écoles des îles britanniques ; elle est cultivée avec empressement depuis peu d'années dans les Facultés de France. Strasbourg possède un cabinet qui est riche en préparations de ce genre : j'ai eu l'avantage de le voir, et des étrangers m'ont assuré qu'il pouvait rivaliser avec celui de Berlin. A Montpellier, les

élèves paraissent y donner beaucoup plus d'intérêt depuis que sa Faculté s'honore de posséder MM. Lallemand et Delpech, à qui la science doit de si beaux travaux sur cette branche de la médecine, surtout au premier, ses belles recherches sur les maladies de l'encéphale. En général, en France, on peut se convaincre qu'on s'applique à la rendre plus physiologique que locale ; on sait mieux la rattacher aux phénomènes de la vie. En Allemagne, en se prémunissant toutefois contre l'esprit d'abstraction qui presque toujours l'a emporté sur celui d'observation, il verra que c'est le pays des érudits de la science ; dans nulle contrée il ne se fait plus de livres, nulle part il n'y a autant de savans.

La médecine légale n'est négligée dans aucune partie civilisée, comme elle l'était il n'y a pas encore cinquante ans ; mais on peut assurer, en voyant l'empressement que les médecins étrangers mettaient à suivre le cours du professeur Orfila, lorsqu'il occupait la chaire de médecine légale, en faisant attention à l'impulsion que le professeur Fodéré avait donnée à cette science avant lui, que les cours qu'on fait en France sur cette partie sont peut-être les premiers de l'Europe.

En voyageant, il s'apercevra que dans la plupart des Universités, le plan d'enseignement n'est pas complet, qu'il y a des lacunes dans les cours, que souvent dans la même École on professe des opinions diverses. Par ses voyages, il remédie, en quelque sorte, à cet inconvénient, parce que dans une il trouvera un genre d'étude qui manquait dans une autre. Tout peut devenir un objet d'instruction pour le médecin voyageur qui sait s'apercevoir de ce qui est défectueux. Ne voit-on pas tous les jours que, dans les différentes cliniques d'une même Faculté, il n'est pas fait mention de telle méthode curative, de tel procédé opératoire, par le professeur de clinique, parce qu'ils sont employés par un autre professeur, et qu'il existe entre eux une rivalité bien funeste pour la science ; quelquefois même ils ne parlent du procédé de chacun d'eux que pour en faire ressortir les inconvéniens, et passent sous silence ses avantages. En fréquentant des professeurs étrangers qui n'ont avec

ceux-ci aucune rivalité ; et qui sont par conséquent sans prévention, il leur demandera leur avis et dissipera son incertitude.

On objectera peut-être qu'on peut étudier tout cela dans les ouvrages de médecine, dans les rapports des voyageurs, l'histoire des peuples. Sans doute qu'on le pourra, et je serai bien le premier à soutenir qu'il est indispensable au jeune médecin qui se propose de voyager, de les consulter dans tout ce qui a rapport à son état ; mais je répondrai qu'on juge mieux ~~sur~~ de ce qu'on a vu que ~~sur~~ de ce qu'on a lu ; que beaucoup de descriptions faites par ces voyageurs sont inexactes, pour ne pas dire fausses, en quelques points ; d'ailleurs, la preuve que cela ne suffit pas, c'est que tous les médecins instruits ont lu ces ouvrages avec soin, et qu'il y en a néanmoins qui adoptent des méthodes de traitement qui ne conviendraient tout au plus que dans le pays où écrivait l'auteur qui les a proposées. Que d'écrivains attribuent à une maladie des causes futiles, desquelles ils ne parleraient pas s'ils en avaient observé les véritables sur les lieux mêmes ! Je ne parlerai que du goître endémique, parce que j'ai été à même de l'observer dans nos contrées.

Des auteurs parmi lesquels on voit Bartholin (1), Bruni (2), Borgella (3) et plusieurs autres l'attribuaient aux eaux potables, soit à cause de la température froide qu'elles devaient à la fonte des neiges ou des glaces qui en sont la source, soit à raison de leurs sels et de leurs élémens chimiques de crudité. L'auraient-ils fait, si, comme de Saussure et le professeur Fodéré, ils eussent voyagé dans les pays où il règne? Ils auraient vu qu'il tient bien plutôt aux qualités humide et chaude de l'air (4) ; que dans ces gorges garanties des vents du nord, et boisées, l'air n'est pas renouvelé ; que les rayons

---

(1) *De usu nivis medico.*

(2) *Quæstiones quædam cardinales. Monsp.*, 1618.

(3) Journal de santé par Capelle, tom. II.

(4) Cette dernière doit être au moins de 10°, car cette maladie guérit ou au moins diminue sensiblement en hiver dans un temps sec et froid.

du soleil, réfléchis par les rochers qui leur servent d'enceinte, y entretiennent quelquefois une chaleur assez forte ; d'ailleurs, le bas de ces vallons est presque toujours occupé par des marais infects, non loin desquels ces malheureux habitans ont l'imprudence de construire leur chétive habitation, et ils ne présentent pas seulement le goître, mais tous les symptômes des [redacted]. D'après de nouvelles observations faites dans les Cordilières, il paraîtrait que la mauvaise nourriture en est la principale cause, et qu'on le voit diminuer de jour en jour à raison de l'aisance des habitans ; cependant j'en ai vu beaucoup dans des villages où les habitans, sans être opulens, offraient l'apparence du bien-être, et pouvaient se procurer par-là une bonne nourriture : les personnes les plus riches en étaient affectées. Cet exemple que je donne n'est peut-être pas des plus convaincans, parce que cette maladie a été bien observée et décrite ; mais je crois qu'il n'en sera pas moins sûr que nombre de maladies ne pourront être étudiées que sur les lieux ; que, dans plusieurs cas, leur contagion ou leur non contagion ne sera décidée que par des médecins voyageurs, et que le traitement qu'on leur opposera ne sera méthodique que lorsqu'il sera basé sur leurs rapports.

ARTICLE II. — *Utilité des voyages prouvée par des exemples.*

Les avantages des voyages, que je n'ai peut-être pas assez développés dans le précédent article, étaient bien mieux appréciés par les anciens médecins que par nous ; ils voyageaient tous pendant quelques années. Sans parler d'Hippocrate, qui visitait les nations à pied, combien d'autres médecins de la Grèce allaient puiser de l'instruction jusques en Égypte ! Ces avantages n'ont pas été tout-à-fait négligés de nos jours : quoi de plus beau que l'exemple que donna Morand ! Le bruit se répand en France que Chéselden pratique avec le plus grand succès un nouveau procédé opératoire pour extraire les calculs de la vessie, Morand propose à l'Académie des sciences d'aller l'examiner sur les lieux ; il part, et obtient du célèbre opérateur de Londres les instructions qu'il désirait avec tant d'ardeur. D'aussi nobles motifs

ont conduit Choppart et Valentin à Londres et J. Frank à Paris ; mérite d'autant plus louable dans ces savans, qu'ils n'avaient rien à envier aux étrangers. Le Professeur Béclard, dont la perte sera long-temps sentie par la Faculté de médecine de Paris, et M. le professeur Roux, ont fait tous les deux un voyage à Londres. Ce dernier en donna la relation en 1815 ; il y passe en revue tous les hôpitaux, le mode d'enseignement, et fait le parallèle de la chirurgie française et de la chirurgie anglaise. C'est un excellent guide pour le médecin qui veut faire des voyages, et il doit être lu par tous ceux qui désirent les mettre à profit.

Les médecins anglais ont donné l'exemple à ceux des autres nations : la plupart d'entre eux voyagent encore ; les Suédois et les Prussiens sont après eux ceux qui voyagent le plus ; les Russes commencent ; quelques Espagnols et quelques Italiens sortent de leur pays. Les médecins français ne méritent plus autant le reproche qu'on leur faisait de ne pas profiter de ce moyen d'instruction ; il est vrai de dire qu'on ne les voit que trop rarement dans les Universités étrangères, vu l'empressement qu'on met à fréquenter les leurs. Je ne prétends pas soutenir qu'ils en aient réellement besoin ; certes il est en France des médecins auprès de qui on ne peut qu'acquérir de l'instruction ; mais en voyageant ils auraient peut-être l'avantage de mieux faire apprécier leurs talens, et ils feraient part en même temps de leurs connaissances aux médecins étrangers, car c'est dans cette science surtout qu'on doit être solidaires les uns des autres.

Il était bien persuadé de l'utilité des voyages pour les médecins, le docteur anglais Radeliffe, puisqu'il voulut procurer à deux jeunes Anglais les moyens de voyager. Ce médecin qui vivait au commencement du 18e siècle était extrêmement riche, et entr'autres dons faits pour l'avancement de la science et le bien de l'humanité, il a laissé à l'Université d'Oxfort, où il avait reçu la majeure partie de son éducation, une rente annuelle de 600 livres sterlings, destinée à défrayer deux jeunes élèves qui doivent voyager dix ans, dont cinq au moins dans les pays étrangers, pour y observer l'état de la médecine. « Jamais, dit M. Vigarous, institution mieux vue dans ses

principes et plus heureuse dans ses conséquences ; elle ne peut avoir été suggérée que par un cœur bienfaisant et un esprit éclairé. » Ces places de médecins voyageurs furent données successivement à des sujets qui justifièrent le choix qu'on fit d'eux ; entr'autres au docteur Milman, de la Société royale des sciences de Londres, de qui on a un excellent Traité sur l'hydropisie, et des recherches sur le scorbut et les fièvres putrides, ouvrage traduit de l'anglais, par M. Vigarous. La nomination à ces places par des Seigneurs ; le défaut absolu de règlement pour exiger des jeunes médecins un compte de l'emploi de leur temps, ont paralysé, dit Odier, une institution qui semblait promettre de si grands avantages.

La nation anglaise n'en doit pas moins de la reconnaissance au docteur Radcliffe pour une institution aussi utile, et les médecins, ou bien les Gouvernemens des autres nations, devraient bien avoir le courage de l'imiter ; on devrait exprimer le vœu qu'il en existât deux auprès de chaque Faculté : par-là, des jeunes gens qui ne peuvent pas voyager, parce qu'ils ne sont pas fortunés, pourraient le faire, et l'instruction qu'ils en retireraient serait profitable, non-seulement à eux, mais elle rejaillirait sur la Faculté qui les aurait nommés. Pour plus d'émulation, elle pourrait les donner au concours(1), et elle obligerait l'élève à tenir un journal des observations qu'il aurait recueillies, des recherches qu'il aurait faites, qu'il apporterait à son retour comme un témoignage qu'elle a fait un bon choix(2). Espérons que cette amélioration que j'ose proposer ici aura

(1) C'est ce qui a lieu maintenant à Londres, pour les places de l'Université d'Oxfort, suivant M. Valentin.

(2) Je me félicitais déjà d'être le premier qui eût proposé de suivre l'exemple du docteur Radcliffe, lorsqu'il m'est tombé sous la main un Mémoire lu à l'Institut, par Odier, de Genève, qui prouve les avantages que retirerait la médecine française d'une pareille fondation. J'ai d'autant plus de plaisir à lui rendre la priorité, que par là j'ai pour moi l'opinion d'un médecin qui jouissait d'une grande réputation. M. le professeur Dugès m'a dit aussi avoir proposé cette fondation au professeur Béclard, qui l'approuva en tout point, et en fit la proposition à la Faculté.

lieu un jour, puisque déjà depuis long-temps quelques Gouvernemens ont soin d'adjoindre un ou deux médecins à chaque expédition maritime qu'ils envoient pour des recherches utiles ; plusieurs donnent de grandes espérances, et il est malheureux d'avoir à déplorer la mort de quelques-uns.

SECONDE PARTIE.

ARTICLE I.er — *Conditions et moyens généraux.*

Lorsque la langue latine était la langue naturelle et universelle des sciences, il suffisait de la connaître pour se mettre en rapport avec les médecins de tous les pays ; maintenant on ne parle et on n'écrit plus en latin : on trouve plus commode de le faire dans sa propre langue. La première condition indispensable est donc que le jeune médecin connaisse la langue des pays où il se propose de voyager. S'il n'est pas familier avec elle, comment pourra-t-il entendre les leçons des Professeurs, assister aux conférences médicales, interroger les malades aux cliniques ? Un interprète est une ressource incommode, insuffisante et parfois trompeuse.

Je n'énumérerai pas toutes les connaissances qui sont nécessaires alors au jeune médecin : ce sont toutes celles que doit posséder celui qui veut exercer cet état avec honneur et succès. Mais il serait à souhaiter qu'elles fussent même plus étendues ; qu'il connût par exemple la partie scientifique de la médecine, son histoire, ses progrès. Surtout qu'il se garde bien de commencer à voyager avant quatre ans d'études bien suivies dans une bonne Faculté ou auprès de praticiens d'un savoir distingué. Si un goût déterminé pour les voyages l'engageait à le faire au bout de deux ans, je suis convaincu que ce serait dissiper son temps en pure perte ; mieux vaudrait qu'il ne changeât jamais de place ; car les instans qu'il emploîrait à ne rien voir et à ne rien sentir, pourraient être mis à l'étude des principes de la science, qui seraient pour lui de première nécessité. Comment apprécierait-il les théories et les faits nouveaux qui lui

seront communiqués ? Serait-il à même de comparer les différentes doctrines, s'il ne possédait de vastes connaissances ? C'est par cette raison que les voyages n'instruisent que les hommes déjà très-instruits; eux seuls savent se défendre de la séduction qu'inspire naturellement tout ce qui est nouveau ; eux seuls savent observer, discuter et juger.

Il préférera, sans contredit, les contrées dont la civilisation est très-avancée, s'il doit exercer au milieu d'hommes éprouvés, et peut-être usés par elle.

Avant de voyager, qu'il examine bien quelle Université lui présentera le plus d'avantages pour ses études ; quelle est celle qui renferme le plus de sujets distingués ; qu'enfin il se propose un bon plan de voyage pour qu'il n'ait pas à se reprocher d'avoir fait par imprévoyance, dans telle contrée, une démarche peu instructive quelquefois même inutile.

Que le jeune médecin ne regarde pas un voyage médical comme un voyage d'agrément, par là il en perdrait tout le fruit ; qu'il s'attende au contraire à rencontrer mille difficultés. Je ne doute pas qu'il n'ait la précaution de se munir de lettres de recommandation pour les professeurs ou les praticiens qu'il désire fréquenter ; mais est-il bien sûr de s'attirer leur bienveillance au point d'obtenir d'eux, de prime abord, des révélations utiles, des remarques du plus haut intérêt ? A combien d'épreuves ne le soumettront-ils pas pour savoir s'il en est digne ? Il verra que s'il veut observer tout ce que présente d'instructif un pays sous le rapport de son art, il sera parfois obligé de se livrer aux recherches les plus pénibles, parce que j'ai remarqué, ainsi que beaucoup d'autres voyageurs, que souvent les habitans ne soupçonnent même pas les richesses naturelles qu'ils possèdent, les objets intéressans qui sont sous leurs yeux.

S'il ne peut consacrer que peu de temps à ses voyages, il fera beaucoup mieux de ne pas les entreprendre ; ce n'est que par un séjour prolongé qu'il pourra profiter des ressources que lui offriront les hôpitaux et leurs cliniques. Pourrait-il juger de la doctrine d'une École, s'il n'entend qu'un de ses professeurs et encore qu'à un petit nombre de leçons ; il devra rester au moins trois mois

dans chaque Faculté, et davantage, si elle lui présente beaucoup de sujets d'instruction.

De toutes les manières de voyager, celle qui offre le plus d'intérêt et d'utilité à un médecin est celle de voyager à pied, s'il en a la force et le courage; mais qu'il renonce aux voyages en poste, il serait privé de mille observations intéressantes qu'il pourrait faire dans les environs des routes. Quand il n'utiliserait ses marches à pied d'une ville à l'autre que par des recherches en histoire naturelle, et en faisant une collection de plantes exotiques, ne serait-il pas amplement dédommagé de ses fatigues, surtout si, pour s'en éviter beaucoup, il était muni d'une bonne statistique.

Le médecin s'exposerait à perdre tout le fruit de ses voyages, si, comptant trop sur la fidélité de sa mémoire, il négligeait de noter aussitôt sur ses tablettes tout ce qui peut frapper son esprit. S'il a cette précaution, l'expression lui arrivera vraie et exacte lorsqu'il voudra rédiger son journal, ce qu'il aura soin de faire tous les soirs ou au moins une fois par semaine; sans cette attention, rentré dans sa patrie, les objets qui l'ont touché ne se présenteraient plus à sa pensée avec franchise et vérité, les rapports lui deviendraient plus difficiles à saisir. Qui n'a pas remarqué qu'une observation devient incomplète, et quelquefois douteuse, quand on n'est pas sûr de l'identité des rapprochemens ? Il ne fréquentera les bibliothèques étrangères que pour s'éclairer ou pour prendre des renseignemens; il lira peu, et sacrifiera tout son temps à l'observation, il n'en aura jamais trop.

Article II. — *Cours publics et particuliers de médecine et de chirurgie.*

J'ai vu dans quelques Facultés de jeunes étrangers qui, parce qu'ils étaient reçus docteurs, dédaignaient d'assister aux cours qui s'y faisaient; je crois qu'ils avaient bien tort, à moins qu'ils ne connussent parfaitement la doctrine de cette Faculté; peut-être la jugeraient-ils mieux encore dans les cours. Dans les hôpitaux et les

cliniques, ils n'en pourront étudier que l'application qu'on en fait dans le traitement des maladies. Il y a deux manières de profiter d'un cours : l'une consiste à copier rapidement et succinctement la leçon orale ; l'autre à les écouter avec attention, puis à en faire l'analyse. Dans la première, on n'entend pour ainsi dire qu'avec ses oreilles ; dans la seconde, avec son intelligence, et on s'accoutume à méditer et rédiger un thème donné. Dans ses voyages, le médecin préférera le second moyen, avec d'autant plus de raison qu'il est obligé de comparer la doctrine d'une Faculté avec celle d'une autre. Il aura soin de noter les points sur lesquels leurs professeurs respectifs ne sont pas d'accord, les faits et les opinions qui lui paraissent les plus remarquables.

Cette précaution de suivre les cours lui sera bien plus nécessaire, si ses connaissances et des succès obtenus dans ses études peuvent lui inspirer la noble ambition de se livrer un jour à l'enseignement. Il verra que les procédés ne sont pas les mêmes dans toutes les Facultés pour l'étude de la médecine ; les moyens varient selon les lieux et l'esprit de système. Dans la plupart des pays, l'instruction est concentrée dans les mains de l'autorité ; dans quelques-uns, elle est arbitraire : tout médecin qui par des succès brillans dans sa pratique a pu attirer auprès de lui un certain nombre d'élèves, peut leur communiquer les principes de l'art. Il comparera donc, il recherchera quel est le mode le plus avantageux à l'enseignement ; il se rapprochera des personnes qui s'y consacrent, les lira ensuite avec moins de prévention et en retirera plus de profit, parce qu'on s'intéresse à ce qu'on connaît.

Il ne négligera pas les cours particuliers, et sur-tout ceux de chirurgie ; ils sont souvent plus profitables que les cours publics, par des circonstances indépendantes du talent des hommes qui les font. Ils y mettent beaucoup de zèle, les terminent plutôt ; tandis que deux ou trois ans suffisent à peine pour certains cours publics, ceux-ci ne durent pas un an. Les assistans voient de près les objets qui servent aux démonstrations ; ils ont la faculté de les manier, de répéter les expériences : ceci est d'une grande importance pour la pratique

des opérations et le manuel des accouchemens. De ce genre sont les cours que font à Paris M. Lisfranc à l'hôpital de la Pitié, pour les opérations chirurgicales, et M. Capuron pour les accouchemens; ils sont bien avantageux aux étrangers, et l'empressement qu'ils mettent à se mêler aux jeunes élèves de l'École, est bien honorable pour ces médecins.

Depuis que M. Orfila occupe la chaire de chimie, ce Professeur, non content de mettre la plus grande exactitude à faire ce cours, pousse encore la complaisance jusqu'à tenir, pendant l'été, des conférences où il admet les jeunes médecins étrangers. Les élèves qui se préparent au troisième examen, manipulent eux-mêmes devant lui et essaient les réactifs chimiques: on ne saurait donner trop d'éloges à de pareils traits.

Article III. — *Visite des Hôpitaux et des Maisons de force pour les aliénés.*

Le jeune médecin voyageur pourra bien un jour mériter d'être placé à la tête d'un hôpital, il pourra tout au moins être appelé en consultation pour donner son avis sur leur construction, ou sur des améliorations qu'on voudrait y pratiquer. Il aura donc bien soin de les visiter, et cela dans tous leurs détails; il examinera d'abord leur position, soit par rapport au bien-être du malade qu'ils doivent renfermer, soit par rapport à celui des habitans de leur voisinage; s'il ne serait pas plus salutaire qu'ils fussent situés hors des villes; les avantages qui peuvent résulter de leur plus ou moins grande proximité d'une rivière. C'est sur-tout l'intérieur des salles qui doit fixer son attention, la hauteur de leurs planchers, s'ils sont plafonnés ou non, la manière dont elles sont aérées, assainies; il observera si les fenêtres ne donnent point sur des lieux d'où s'échappent des miasmes dangereux, si elles s'ouvrent jusqu'au plancher, ce qui est bien favorable pour l'évacuation des couches supérieures de l'air où les exhalaisons putrides se portent de préférence, si ces fenêtres n'existent que d'un seul côté. Depuis long-temps M. Dupuytren remarquait que tous les malades d'un côté d'une de ses salles de chi-

rurgie, opposé à celui où les fenêtres étaient exclusivement pratiquées, mettaient plus de temps à se remettre, ou étaient sujets à des complications qui ne coïncidaient pas avec leurs maladies; il pensa que cela pouvait bien avoir lieu, parce que l'air donnait directement sur eux lorsqu'on ouvrait ces fenêtres. Il en fit donc ouvrir deux grandes aux deux extrémités de la salle, ordonna de n'ouvrir que celles-là et n'eut qu'à s'applaudir de cette amélioration; d'ailleurs, ce grand courant d'air assainissait bien mieux la salle. Il examinera les lits, si ceux de fer sont préférables à ceux de bois, leur garnimens, les matières dont sont confectionnés les matelas, ce qui ne lui paraîtra pas oiseux, car les plumes s'imprègnent plus aisément des principes contagieux que la laine, celle-ci que le crin; la distance à laquelle ils sont placés les uns des autres, et s'ils sont bien proportionnés pour le nombre à la grandeur de la salle; car il ne doit pas juger de sa salubrité sur ce qu'elle est plus ou moins spacieuse, mais sur le nombre des lits.

Il remarquera si les maladies qui règnent quelquefois endémiquement dans un hôpital, ou celles qui présentent des complications graves ne sont pas en rapport avec le degré de salubrité et de propreté qu'on y rencontre. Il notera avec soin tous les défauts qui existent soit dans la disposition, l'ordre du service, la police de l'administration, les améliorations qu'on y introduit. Il établira un parallèle avec ceux qu'il a déjà fréquentés: ainsi, il remarquera que l'Hôtel-Dieu de Paris, outre qu'il est très-mal situé sur un bras de la Seine et au milieu d'un quartier populeux, est trop resserré, ce qui prive les convalescens de jouir de la promenade dans un jardin ou dans une cour convenablement ombragés; que les planchers des salles, surtout des supérieures, sont par trop bas, et que les salles du rez-de-chaussée ne devraient pas être garnies de dalles, malgré leur avantage d'une part pour la propreté, parce qu'elles sont trop humides; puisqu'on y a placé des malades, ce qui est déjà très-imprudent, on aurait pu faire un parquet en bois et élever les lits plus haut.

A l'hôpital Saint-Éloi de Montpellier, il observera que les salles ont le défaut essentiel de communiquer entre elles, ce qu'on m'a

assuré avoir été bien nuisible en 1815 ; il s'en étonnera d'autant plus, que ce sont les médecins français qui les premiers ont senti la nécessité de séparer dans les hôpitaux les services de médecine et de chirurgie et qu'ils l'ont fait exécuter. D'où vient que cela n'a pas lieu tout-à-fait à Saint-Éloi, où ce serait si facile. Tout en appréciant les motifs qui ont pu déterminer les médecins et les chirurgiens de cet hôpital à supprimer les rideaux des lits (précaution bien utile dans le midi), il se gardera bien de les considérer comme superflus dans les autres contrées, parce que, entre autres avantages, ils évitent à un malade le spectacle des souffrances et de l'agonie de son voisin. Les salles lui paraîtront trop basses et pas assez larges, de sorte que, bien qu'il y ait des lits seulement dans l'intervalle de deux fenêtres, on y observe assez souvent la pourriture d'hôpital ; ce serait bien pis, si, dans des cas pressans, on était obligé d'en intercaler de nouveaux ou d'établir un troisième rang dans le milieu. Il s'apercevra aussi que l'amphithéâtre où l'on fait les opérations est trop près des salles ; les cris des opérés doivent nécessairement en troubler la tranquillité ; une seule considération lui fera excuser cette proximité : en transportant l'opéré dans son lit, il court moins de dangers ; ce qui aurait lieu, s'il était obligé de traverser des salles éloignées.

Les maisons de force pour les aliénés renferment des infortunés qui méritent bien son intérêt. Il verra avec plaisir que leur sort est bien changé, surtout en Angleterre et en France : là, en général, les yeux sont moins frappés du spectacle de ces cachots infects, de ces fers dont on les chargeait. L'humanité lui fait un devoir de noter toutes les améliorations qu'il pourra observer ; quoique étranger, elle lui inspirera le courage de signaler tous les défauts qui peuvent aggraver leur situation. Celle qu'on vient de joindre à l'hôpital-général de Montpellier est un modèle. En visitant beaucoup de ces maisons je n'ai éprouvé qu'un sentiment pénible ; là c'était tout différent.

Article IV. *Cliniques et pratique particulière des médecins.*

L'objet le plus important dans un voyage, ce sont les cliniques. Le jeune médecin aura donc soin de les suivre tous les jours : c'est uniquement là qu'il peut juger d'une méthode curative, d'un procédé opératoire, parce qu'ils y sont mis en pratique ; il peut observer les effets de la première et la manière d'exécuter le second. Quelle différence entre lire sa description dans un ouvrage périodique et le voir pratiquer par l'auteur sur le vivant ? Il bornera ses observations écrites à quatre ou six tout au plus ; il se persuadera bien que voir beaucoup de malades n'est pas le bon moyen de les observer ; qu'il ne pourra pas dans l'espace d'une heure examiner toutes les circonstances relatives à l'histoire de la maladie d'un grand nombre d'individus. Il fera mieux, en général, de suivre le Chef de clinique dans sa visite ; mais s'il est obligé de s'en écarter pour prendre des informations du malade même, qu'il y mette le plus de prudence et les plus grands ménagemens ; qu'il se souvienne qu'il est étranger ; que par conséquent, ne possédant pas tout l'esprit de la langue, il peut, par une erreur de mot, porter la désolation dans l'âme du malade. Sur-tout point de présomption ; qu'il se garde bien de blâmer la conduite du praticien qui a la bonté de l'admettre à sa clinique. Le terrible exemple que je vais rapporter, et qui fit sur nous la plus profonde impression à la clinique de M. Dupuytren, sera capable de lui faire prendre ces précautions : ce professeur préparait, depuis plusieurs jours, à une opération, un jeune homme de 18 ans qui avait une carie aux orteils ; il s'y refusait, espérant toujours guérir autrement que par l'amputation. Après que M. Dupuytren fut passé à un autre lit, un élève s'approche du malade, examine la plaie, et du ton le plus présomptueux et sans lui donner la moindre consolation, déclare que l'amputation est le seul remède. Le malade fut tellement effrayé, que depuis ce moment des symptômes graves se manifestèrent du côté du cerveau, la gangrène s'empara de la plaie, et il succomba au bout de trois jours. M. Dupuytren en

était si frappé, qu'il ne dit pas un mot de reproche à ce jeune homme : il paraît qu'il en fut atterré, car je ne le vis plus ni aux cliniques, ni à Paris. Il assistera à toutes les autopsies cadavériques ; il prendra note des altérations organiques, si l'individu mort est un de ceux dont il rédigeait l'observation ; si par son assiduité et ses connaissances il a pu se faire remarquer du Chef de clinique, celui-ci l'engagera quelquefois de la faire lui-même ; il s'y prêtera d'autant plus volontiers qu'alors son observation sera plus complète ; il pourra mieux se rendre raison des lésions. Dans toutes les cliniques bien ordonnées, il y a un cours après la visite, il aura soin d'y assister, car dans le service de chirurgie, c'est ordinairement à ces cours que se font les opérations ; qu'il ne suive pas plusieurs cliniques le même jour, et qu'il ne passe pas de l'une à l'autre avant que d'être bien pénétré de ce qu'on y professe ; il s'attachera aux cliniques où l'on essaie d'introduire des innovations dans la matière médicale, ou dans la thérapeutique ; il en étudiera les effets pour fixer ses idées sur leurs avantages.

Des cliniques des médecins, il tâchera de passer à leur pratique particulière ; c'est là seulement qu'il acquerra toutes les qualités d'un bon praticien ; les devoirs qu'il aura à remplir envers la société, les égards qu'il doit aux malades, ne s'apprennent que dans la pratique. D'un autre côté, il pourra observer si le praticien est conséquent avec les principes qu'il vient de lui communipuer, s'il n'a pas quelquefois la faiblesse de sacrifier aux préjugés, par l'emploi d'une médication qu'on suit malheureusement, parce qu'elle est en quelque sorte de mode. Il tâchera de s'identifier avec la pratique des chirurgiens qui jouissent d'une grande renommée, soit par leurs ouvrages, leur dextérité à manier l'instrument tranchant, soit par des procédés opératoires perfectionnés ou créés.

Dans plusieurs villes où il ne trouvera pas de Facultés de médecine, il existe néanmoins des Sociétés de médecins ou de chirurgiens, auprès de qui il ne pourra que puiser de l'instruction. Parmi elles, je citerai avec distinction Genève ; cette ville qu'ont illustrée les Bonnet, les Jurine, les Odier, possède encore des hommes du premier mérite,

tels que MM. Buttigny, Coindet, Mayor, les frères Maunoir, et Prévot pour ses infatigables recherches en physiologie. Toutes les semaines, au moins, ils tiennent des conférences auxquelles j'ai eu l'avantage d'assister ; je n'ai qu'à me louer de leurs bons procédés, et je me fais un devoir de leur en témoigner publiquement ma reconnaissance. Je conseille à tout jeune médecin qui visite la Suisse, de séjourner à Genève ; il y trouvera toute la bienveillance des médecins de la bonne société, unie aux premiers talens.

Article V. — *Étude des localités.*

De tous temps certaines contrées ont joui d'une sorte de célébrité pour la guérison de quelques maladies, soit par leur situation, la beauté du ciel, soit par les productions du sol. Si le médecin voyage dans ces contrées, il examinera : 1° si les médecins étaient autorisés à y envoyer leurs malades ; 2° dans le cas où cela fût juste pour des temps plus éloignés de lui, si les mêmes conditions favorables existent toujours. Il appréciera jusqu'à quel point les voyages et le séjour à l'étranger peuvent être utiles, considérés comme moyens thérapeutiques. En visitant quelques-unes de ces contrées, il se convaincra que souvent elles ne présentent pas des circonstances plus avantageuses que bien d'autres pour la guérison de telle ou telle maladie, et que quelquefois, si les malades y guérissent, c'est parce que ce pays jouissant de la réputation d'en attirer beaucoup, ils y rencontrent des médecins plus instruits que ceux qui les y ont envoyés, et qui étant à même d'étudier plus spécialement ces maladies, peuvent y opposer un traitement plus convenable.

Depuis long-temps, et je crois plus que jamais, on fait un grand usage des eaux minérales naturelles. Que de médecins les prescrivent, et que le nombre est petit de ceux qui les ont vues ! Il aura donc soin de visiter celles qui se trouvent dans les pays qu'il parcourt. S'il possède de vastes connaissances en chimie, il en fera lui-même l'analyse, et autant que possible à la source. Pour s'assurer de leurs qualités, qu'il ne se fie point aux renseignemens que lui donneront

les habitans, toujours intéressés à ce qu'on les fréquente. Il remarquera si les bons effets dont leur usage est souvent suivi, ne sont pas plutôt dus au voyage agréable qu'on fait pour y parvenir, à l'exercice qu'on prend sur des lieux pleins d'agrémens. Ainsi, il jugera pourquoi elles n'ont plus de vertus lorsqu'on les transporte ; pourquoi encore les eaux minérales artificielles ne sont que d'une faible ressource, malgré les éloges qu'on leur a prodigués. D'un autre côté, il verra que la vogue dont jouissent certaines sources minérales, n'est due souvent qu'à la manière dont les ont prônées certains médecins, ou plutôt à l'indifférence de quelques malades qui ne veulent renoncer à aucune des commodités de la vie, et demandent à leurs médecins de les envoyer à des eaux placées dans des lieux fréquentés où ils ne manquent de rien ; par là, ils négligent souvent telle source qui ne leur offrirait pas les mêmes agrémens, quoiqu'elle serait plus salutaire.

Tout ce qui se rattache à l'hygiène publique ou privée, fera le sujet de ses recherches. Lorsqu'il étudiera le climat d'une contrée, les vents qui y règnent, il observera si la présence de tel vent n'est pas suivie de l'apparition de telle maladie épidémique ou contagieuse. Ne peut-il pas un jour rendre à un pays le même service qu'Empédocle rendit à sa patrie ? Le fait est trop connu pour que je le rappelle.

Dans la visite des mines et des fabriques, il observera jusqu'à quel point elles peuvent nuire à la santé des habitans qui demeurent dans leur voisinage, et toutes les maladies auxquelles elles exposent les ouvriers. J'ai vu entre autres une fonderie où l'on coulait l'argent ; ceux qui travaillaient au fourneau me dirent, avec l'accent de la douleur : « nos camarades n'ont pas vécu plus de trente à quarante ans, et le même sort nous attend : » leur figure n'indiquait que trop qu'ils prédisaient vrai. Honneur aux philanthropes qui s'appliquent à trouver des moyens qui garantissent ces ouvriers des vapeurs méphitiques qui s'exhalent de ces lieux ! en général, ces ouvriers ne gagnent pas assez pour se les procurer, et les Gouvernemens ou les maîtres qui les occupent, sont bien coupables de ne pas les leur fournir.

Il visitera aussi les ateliers ; qu'il ait présent à la pensée Rámmaz-

zini, qui, plus que sexagénaire, ne dédaigna pas, comme il le dit lui-même, de descendre dans les ateliers les plus repoussans, pour y étudier tous les moyens employés dans les arts mécaniques. Il verra comment une profession peut nuire à la santé de celui qui l'exerce.

S'il est quelqu'un qui puisse améliorer le système des prisons, c'est bien un médecin ; ainsi, qu'il tâche de s'y faire conduire ; il pourra observer là des maladies qu'heureusement on voit plus rarement ailleurs, telles que le typhus, le scorbut. S'il découvre quelque innovation favorable à ces infortunés, qu'il la note, ainsi que tout ce qui aggrave leur position. Rien de plus consolant que le spectacle des prisons en Suisse. J'ai remarqué entr'autres celle de Soleure : on n'y voit point de cachots souterrains, point de fers ; les prisonniers condamnés pour une longue détention sont logés aux étages supérieurs. On a évité de les charger de fers, en pratiquant des murs en pierre de taille qui ne sont pas épais au point d'entretenir l'humidité. On y a placé des tuyaux de conduite pour échauffer les cachots ; il y règne la plus grande propreté : je n'y ai pas vu un malade.

Enfin, la police des villes, sur-tout des quartiers habités par la classe pauvre, car ce sont ceux que les administrations négligent le plus, la nourriture, les vêtemens des habitans lui fourniront autant de sujets de parallèle avec les maladies qui règnent dans différentes contrées.

Je termine ici mon travail, heureux s'il peut être de quelque utilité à mes jeunes camarades, et me concilier la bienveillance de mes Juges! Passionné pour les voyages, je les ai commencés, avant d'avoir la masse de connaissances nécessaires pour en profiter : peut-être que si je les avais faits plus tard, j'aurais pu leur offrir un travail plus digne des principes que j'ai dû puiser dans leurs savantes leçons.

FIN.